



Herry Joseph : Né le 28-01-1879 à Landéda ; 1903, prêtre, maître d'étude au collège de Lesneven ; 1904, préfet de discipline à Bon-Secours de Brest ; 1906, professeur à Bon-Secours ; 1928, recteur de Plougonven ; 1938, curé doyen de Saint-Renan ; 1947, chanoine honoraire ; 1951, prêtre habitué à Saint-Sauveur ; décédé le 10-10-1959.

Guerre 1914-1918 : Citation (Ordre du Régiment) : " A été blessé en accomplissant, avec son dévouement habituel, la relève des blessés de son bataillon. " Gabriel Pondaven, Le livre d'or du clergé pendant la guerre (1914-1919), Quimper, A. de Kérangal, 1919

Étude : *Semaine religieuse de Quimper et Léon*, 1959 p. 778-781.



M. le Chanoine Joseph HERRY (1879-1959)

*Ante mortem ne lauderis quemquam* (Eccli., XI, 30).

Dans mes relations avec M. Herry je n'ai pas toujours suivi ce conseil du Sage. Je l'ai loué bien des fois de son vivant ; et je n'ai pas pour autant désobéi : le Sage donne ce conseil, parce que l'homme vivant est essentiellement changeant. M. Herry ne l'était pas. D'ailleurs c'était son œuvre, du moins la partie dont j'ai été le proche témoin, qui le louait.

Joseph Herry naquit à Landéda en Janvier 1879. Son père, originaire de Cléder, était instituteur public, mais instituteur pieux, comme on l'était d'ordinaire à cette époque. Sa mère était une demoiselle Emily, née à Lanhouarneau. Leur foyer, très religieux, fut enrichi de treize enfants, dont quatre garçons et trois filles survécurent : Joseph, qui devait être le chanoine ; Pierre, officier mécanicien de la Marine ; Guillaume, officier d'intendance, père de trois religieux-prêtres ; Paul, docteur médecin à Berven, mort prématurément ; une religieuse, Fille du Saint-Esprit ; une jeune fille célibataire ; Aimée, épouse du docteur Chapel, et mère du P. Jean Chapel. C'était une famille très aimante et très unie, riche d'enfants, sinon de fortune, car les instituteurs n'étaient pas grandement rétribués, même quand ils ajoutaient à leurs émoluments ceux de secrétaire de mairie.

Joseph, après avoir été l'élève de son père, fut mis de bonne heure au collège municipal de Lesneven, où il fit d'excellentes études secondaires.

En 1897, après sa rhétorique, il entra au Grand Séminaire de Quimper. Durant quatre ans, il suivit avec méthode et avec très grand profit la formation cléricale que des maîtres éminents nous inculquaient : M. le chanoine Gadon, supérieur, M. Cogneau, professeur de philosophie, M. le chanoine Treussier, professeur de morale, M. Guéguen, professeur de dogme et M. Duvail, professeur d'Ecriture Sainte, - respectivement appelés dans l'intimité : le père Gadon, le père Cogneau, le père Treussier, le père « Billot », mais M. Duvail. Et j'oubliais le « père Michaud » - chanoine Michel Bargilliat, canoniste hors pair et maître de chant de première valeur. A ce dernier titre il trouva dans M. Herry, séminariste, un disciple de premier ordre par la culture de sa voix.

A la fin de ses études, en 1902, M. Herry fut nommé maître d'études à Lesneven. L'année suivante, après son ordination sacerdotale, il reprit son poste de surveillant. Mais en 1904, il fut transféré comme professeur à l'école Notre-Dame de Bon-Secours, à Brest. Nous y entrâmes au mois d'Octobre et notre compagnonnage devait durer vingt-quatre ans.

L'entreprise où nous étions engagés venait de subir la tempête de la persécution : c'était un collège de jésuites. Or les deux lois odieuses du 1er Juillet 1901 (Waldeck-Rousseau) et du 7 Juillet 1904 (Combes) avaient privé les religieux du droit d'enseigner.

Nous fûmes de la relève diocésaine. Le collège était fort mal en point avec 117 élèves et des professeurs novices. Sous la direction éclairée de M. l'abbé Ropars, mort jeune, puis de M. l'abbé Boubennec, puis surtout de M. le chanoine Breton, l'institution continua de pratiquer l'esprit de famille légué par les jésuites en y ajoutant notre jeune dynamisme. Ainsi se constitua peu à peu cet esprit de « Bon Secours », qui attira du même coup la sympathie et la prospérité.

Or M. Herry fut le principal artisan de cet esprit, surtout quand il devint le sous-directeur, « l'officier de détail » de M. le chanoine Breton. Il gouvernait les élèves avec autorité, mais avec une autorité tempérée d'affection. Quant à nous, les professeurs, il était notre conseil, et nous l'appelions familièrement « le vieux », quoique nous fussions tous à peu près du même âge. Je le complimentais volontiers pour son succès et il me répondait dans son humilité : « Moins de frais, l'abbé, moins de frais ».

Mais Monseigneur l'Evêque était au courant de son mérite. En 1928, il le nomma recteur de Plougouven, « grand recteur » avec deux vicaires. Dans son nouveau poste, son sens familial eut le même résultat qu'à Bon-Secours. Il fut vraiment un frère, un frère aîné pour ses vicaires et un père pour ses paroissiens. Dès les premiers contacts il gagna toutes les sympathies et ces sympathies furent cimentées ensuite par, les douleurs immenses et les joies de même grandeur éprouvées dans l'incendie et la restauration de l'église paroissiale. Quelle catastrophe ! Dans la nuit du 1er au 2 Mai,

l'église était en feu. Le lendemain, ce joyau, car c'en était un, ne laissait plus voir que des murs calcinés. Jugez de la désolation du recteur.

Mais il n'était pas homme à se laisser abattre. D'un côté, il alerta aussitôt les Beaux-Arts, dont il obtint - chose rare - une aide très prompte et très libérale. D'un autre côté, la générosité sans limites de ses paroissiens lui apporta de très grandes ressources, ainsi que le dévouement de ses amis prêtres. Bref, en un temps record ce magnifique édifice, de la pré-Renaissance (XVe siècle) fut restauré et même considérablement embelli par l'heureuse transformation de l'affreux cube qu'était la sacristie en une splendide travée gothique, sœur très belle des travées anciennes.

« Avoir fait de grandes choses ensemble et avoir grandement souffert, c'est ce qui fait la patrie » Plougonven était devenu pour le recteur et les vicaires et pour la population la patrie commune. L'attachement des paroissiens a été si vif que même après vingt ans de séparation ils envoyèrent une forte délégation aux obsèques de leur ancien recteur à Landela. Ses anciens vicaires aussi étaient présents - cela va sans dire - avec leur « premier », M. Suignard, qui les représentait dans le deuil. Ils ont dû bien évoquer la douceur et les charmes de la vie du presbytère - ce qui leur permettait de supporter avec aisance les difficultés d'un ministère particulièrement rude, avec le service de la chapelle de Kervézec, là-bas dans la montagne, à 8 km de distance face aux roches du Cragou et le service du jeune « sana » de Guervénan, qui n'avait pas encore son aumônier.

En 1938, Monseigneur l'Evêque nomma M. Herry curé-doyen de Saint-Renan. Un prêtre de son doyenné, estimant que Je le connaissais, me posa cette question : « Sera-t-il un bon curé ? Comment l'entendez-vous ? Dieu seul est bon.

Bon pour ses suffragants ? - Oui, un frère. Bon pour, ses paroissiens ? - Oui, un père. » Il le fut en effet. Son presbytère était une maison de famille. Ses vicaires en portent le témoignage : un jour, par effet du hasard, les parents de l'un viennent le voir. « Ça c'est bien déclara M. le Curé. » Là-dessus arrivent les parents de l'autre. « Ça c'est parfait. Vous êtes ici à la maison.

Il apportait le même cœur à son ministère pastoral. Au premier abord il paraissait rude ; mais quelle bonté derrière cette rudesse et quelle joyeuse amabilité ! Les pèlerins que pour la première fois il eut à mener à Lourdes, partirent avec inquiétude ... Avec M. le Curé, hum ! hum ! Ils revinrent enchantés de sa cordialité et de sa gaîté communicative.

Et que dire de sa charité ?

Lorsqu'en 44 les Brestois expulsés de leur ville refluèrent sur Saint-Renan, le presbytère fut rempli d'exilés : partout des lits, partout tables et chaises et les deux cuisines au travail. M. l'abbé Morvan, qui était vicaire alors pourrait fournir meilleur témoignage que moi. Je devrais évoquer aussi son attachement à la liturgie, au chant, sa fidélité à l'heure qu'il s'agit de l'autel ou du confessionnal, les visites aux malades et les retraites procurées aux fidèles. Mais je n'en finirais pas.

Treize ans de ce ministère l'épuisèrent. Il demanda à Mgr l'Evêque la double faveur d'être relevé de sa charge et de prendre sa retraite au presbytère de Saint-Sauveur-Sizun, auprès de son ancien vicaire, Michel Suignard.

Il fit près de son ami un séjour de six ans et demi, heureux, gai et utile jusqu'au bout, c'est-à-dire jusqu'au mal très grave qui exigea une intervention chirurgicale à la clinique de Lanroze, puis des soins continus dans la maison de repos de Keraudren. Dans cette paisible retraite si accueillante, il sembla se rétablir. « Tu vois, me dit-il un jour, je vais beaucoup mieux. »

L'espoir est tenace. Mais le mal, qui n'était pas supprimé, vint à bout de sa robuste constitution. De semaine en semaine, il faiblissait. Quand le Supérieur lui proposa les derniers sacrements, il répondit : «A la grâce de Dieu ». Il répondit en toute connaissance aux prières de l'onction et du viatique, puis après un sourire au Supérieur, il s'endormit dans le Seigneur le samedi 10 Octobre 1959.

Il a voulu reposer près de la tombe de ses parents dans le cimetière de sa paroisse natale, Landéda. Le lundi 12 Octobre, jour de ses obsèques, un long cortège de 80 prêtres environ, dont beaucoup de chanoines et de doyens, précédaient le cercueil. Les parents, frères, beau-frère, belles-sœurs, neveux et nièces le suivaient ; puis des délégations de Plougonven, de Saint-Renan et de Saint-Sauveur ; puis d'innombrables paroissiens de Landéda.

Et tous, dans la ferveur de nos prières, nous lui avons dit notre adieu et au revoir dans la Maison du Père.

J. P. P.

*Semaine Religieuse de Quimper et Léon, 1959, p. 778.*